

# JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]



Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 2

St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 17 Mai 1871.

No 34

## Courrier de St Hyacinthe



Les abonnements datent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et sont de pas moins de 6 mois, strictement payables d'avance. Une augmentation de 33 1/2 p cent sera faite aux retardataires. Pour discontinuer il faut avoir payé tous arrérages, et donner un mois d'avis par écrit.

### TARIF DES ANNONCES.

Première insertion, 8 cts. par ligne, chaque insertion subséquente, 2 cts. Adresses d'affaires, \$3 par année. Annonces Commerciales, et autres traitées de gré à gré.

JOURS DE PUBLICATION.—Edition semi-quotidienne, Mardi, Jeudi, Samedi Edition Hebdomadaire, Vendredi. The Farmer's Journal, Jeudi.

Le Journal d'Agriculture paraît le Mercredi de chaque semaine. Le prix de l'abonnement est de Un écu, ou 50 cts: d'avance. Pas d'avance \$1.

Camille Lussier, propriétaire-éditeur imprimeur; Bureaux-Imprimerie-résidence, maison H. J. Doherty, coin nord des rues Cascades et St. Hyacinthe, St Hyacinthe.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

3 fois par semaine, 12 mois, \$3, 6 m. \$1.50  
do Et. Un. 12 mois \$4; 6 m. \$2  
1 fois par semaine, 12 mois \$1.50, 6 m. 75c  
do Et. Un. 12 mois \$2.00, 6 m. \$1  
2 an d'avance, 1 f. par semaine Can. \$1  
" " " " EU \$2 g b  
Farmer's Journal, 12 mois d'avance \$1  
Toutes lettres, etc., doivent être adressées, (franc de Port) comme suit.

CAMILLE LUSSIER,  
Bureau du Courrier  
St. Hyacinthe,  
P. Q.

### LE RETOUR AUX CHAMPS.

A MES AMIS DE LOTBINIERE.

(Echo de Lévis.)

Enfin, j'ai secoué la poussière des villes :

J'habite les champs parfumés.

Je me sens vivre ici dans ces vallons tranquilles,

Sur ces bords que j'ai tant aimés.

L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,

O fière cité de Champlain !

Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles,  
Et ton cœur me semble d'airain.

Je suis né dans les champs, je suis fils de la brise,

Qui passe en caressant les fleurs,

Je suis fils du torrent qui mugit et se brise  
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite

Où règne le calme et l'effroi ;

Je suis né des forêts que la tempête agite,  
Des cimes dont l'aigle est le roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,

N'ont-elles pas été pour vous ?

Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,  
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous, charmants oiseaux qui sciez à l'aurore,

Les doux accords de votre voix,

Comme des diamants qu'égrène un vent sonore,  
Après l'orage, sous les bois ?

Je souffrais dans ces murs où s'entasse la feule,  
Où l'herbe ne reverdit pas,

Où la fleur ne naît point, où la poussière roule  
Comme un flot sale sous nos pas !

J'avais bien assez vu comme le fort repousse

Le faible à son boulet rivé,

Comme de son orgueil la sottise élabouisse  
L'esprit qui traîne le pavé !

J'avais bien assez vu la richesse hautaine

Ecraser, de son vil dédain,

L'indigence en haillons qu'une espérance vaine  
Jette au hasard sur son chemin !

J'étais lassé de voir la jeune courtisane,  
En quête de nouveaux amants,  
Promener chaque soir sa beauté qui se fane  
Sous les impurs embrassements !

Nul vent harmonieux ne passait sur ma lyre,  
Et mes chants étaient suspendus:  
Je ne retrouvais plus le souffle qui m'inspire,  
Et je pleurais les jours perdus !

Il me fallait de l'air, le parfum des prairies  
Où fleurissent les blancs muguet ;  
Il me fallait l'espace et ces courses chéries  
Le long des onduloux guérets.

Il me fallait le calme alors que chaque étoile  
Sourit comme un regard de Dieu,  
Calme que rien ne rompt si ce n'est une voile  
Qui retombe sur le flot bleu ;

Si ce n'est sous les bois le gai pinson qui jette,  
De temps en temps, un cri d'amour.  
Aux rayons scintillants de la lune coquette  
Qui veut faire oublier le jour !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine,  
Sur le penchant du vert coteau,  
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine  
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se dessèche  
Sur le champ où passe la faux,  
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche  
(che)

En hennissant les fiers chevaux !

Il me fallait encore ouïr les voix bénies,  
Du vieux clocher de mon hameau,  
Qui jettent dans les airs en vagues d'harmonies  
Les gais cantiques du berceau ;

Qui portent des chrétiens la prière et l'hommage  
Au ciel, dans un divin accord,  
Et qui feront un jour retentir l'humble plage  
Du glas funèbre de ma mort.

P'AMPHILE LEMAY.

Villa du Riche-Lieu, 8 mai 1871.